

# Felix Nussbaum (1904-1944)

## Dix fiches d'œuvres à exploiter en classe

*Les Deux Juifs (Intérieur de la synagogue d'Osnabrück)* 1926

Huile sur toile, H. 115 – L. 99 cm

Osnabrück, Felix-Nussbaum-Haus, prêt de la Niedersächsische Sparkassenstiftung.

*Souvenir de Norderney* 1929

Huile sur toile, H.98 – L. 113,5 cm

Osnabrück, Felix-Nussbaum-Haus, prêt de la Niedersächsische Sparkassenstiftung.

*Destruction (2)* 1933

Huile sur toile, H. 53 – L. 76 cm

Osnabrück, Felix-Nussbaum-Haus, dépôt d'une collection particulière.

*Le Réfugié (1) (Vision européenne)* 1939

Huile sur toile, H. 60 – L. 74 cm

Osnabrück, Felix-Nussbaum-Haus, prêt d'Irmgard et Hubert Schlenke, Ochtrup.

Esquisse pour *La Synagogue du camp* 1940

Crayon et encre de Chine sur papier, H. 18 – L. 28 cm

Osnabrück, Felix-Nussbaum-Haus, prêt de la Niedersächsische Sparkassenstiftung.

*La Tempête* 1941

Huile sur toile, H. 87 – L. 101 cm

Osnabrück, Felix-Nussbaum-Haus, prêt d'une collection particulière.

*Autoportrait à la clé* 1941

(Verso du tableau *Landschaft bei Rom n° 153*)

Huile sur bois, H. 47,2 – L. 35,1 cm

Tel-Aviv, Museum of Art, don de Philippe Aisinber et Maurice Tzvern, Bruxelles.

*Peur (Autoportrait avec sa nièce Marianne)* 1941

Huile sur toile, H. 51 – L. 39,5 cm

Osnabrück, Felix-Nussbaum-Haus, prêt de la Niedersächsische Sparkassenstiftung.

*Autoportrait au passeport juif vers* 1943

Huile sur toile, H. 56 – L. 49 cm

Osnabrück, Felix-Nussbaum-Haus, prêt de la Niedersächsische Sparkassenstiftung.

*Triomphe de la mort (Les squelettes jouent une danse)* 18 avril 1944

Huile sur toile, H. 100 – L. 150 cm

Osnabrück, Felix-Nussbaum-Haus, prêt de la Niedersächsische Sparkassenstiftung.

**Conception:** Sabine Stamm. **Relecture:** Mathias Dreyfuss, Virginie Michel, Galith Touati, Emmanuelle Wolff.

**Tous droits de reproduction réservés © Musée d'art et d'histoire du Judaïsme, Paris et Felix-Nussbaum-Haus, Osnabrück, © Adagp, 2010**





Les Deux Juifs (Intérieur de la synagogue d'Osnabrück), 1926  
Osnabrück, Felix-Nussbaum-Haus  
Huile sur toile,  
115 x 99 cm

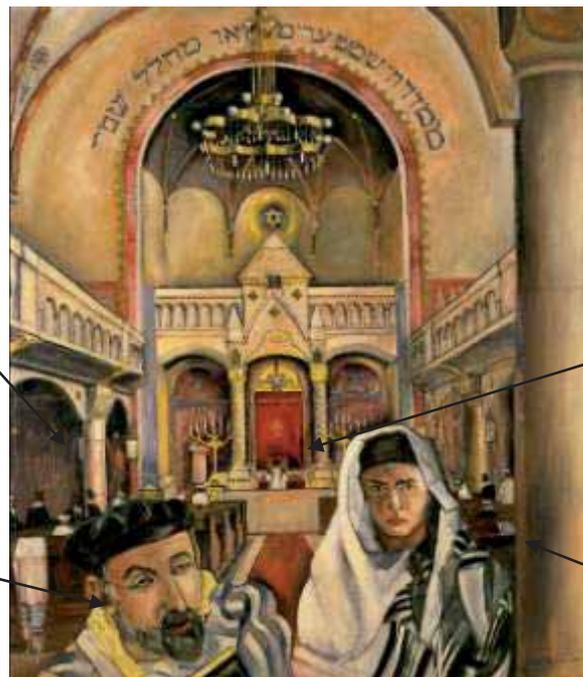
Ce tableau représente l'intérieur de l'une des synagogues de la ville natale de Felix Nussbaum. Cette synagogue richement décorée, avec de nombreux objets d'or et des colonnes finement ornées d'entrelacs, est en fait une synagogue récemment inaugurée.

Au premier plan, deux hommes font face au spectateur. Leurs attitudes sont foncièrement différentes. Le plus jeune, à droite, regarde fixement le spectateur et semble en proie à un fort questionnement. Felix Nussbaum, alors âgé de 16 ans, est figuré

sous les traits de ce personnage interrogateur. Sa position plus ou moins agressive, et son regard pénétrant et rude, interpellent. L'artiste s'est représenté avec un châle de prière (*tallit*), attribut de l'homme pieux. Le second personnage à gauche, plus âgé, est le chantre\* de la communauté juive d'Osnabrück, Elias Abraham Gittelsohn. Légèrement penché en avant, il serre sur sa poitrine un livre de prières : les yeux mi-clos, il semble plongé dans ses pensées ou en extase religieuse. Dans une dissociation spatiale et temporelle, le chantre est à nouveau représenté à l'arrière-plan, de dos, officiant devant le pupitre.

A l'arrière-plan, assis sur les bancs de la synagogue, quelques fidèles, sont représentés assis ou debout. La moitié d'entre eux portent un costume noir, un haut-de-forme et le châle de prière blanc drapé comme une écharpe, à la manière des juifs assimilés. Les autres hommes sont vêtus du *sargeness*, la longue chemise blanche mortuaire et coiffés d'une calotte blanche, comme le veut l'usage chez les juifs de stricte observance, pour le jour du *Yom Kippour*, la fête la plus solennelle de l'année juive. Nussbaum donne des informations sur la communauté d'Osnabrück, composée à la fois de juifs orthodoxes et d'adeptes du judaïsme réformé.

Felix Nussbaum a souhaité représenter le conflit des générations, incarné dans l'opposition entre la très forte piété orthodoxe, ignorant le monde et ses changements, et le mouvement réformé, plus récent, qui prône l'ouverture au monde contemporain. Le titre *Les Deux Juifs* qui pourrait s'entendre comme "les deux judaïsmes" exprime cette tension entre deux courants du judaïsme allemand dans les années 20, tension que le jeune Felix Nussbaum relie ici fortement à son expérience personnelle.



La moitié des fidèles sont vêtus de noir, tandis que les autres sont vêtus du *sargeness* blanc.

Le chantre de la communauté juive d'Osnabrück, Elias Abraham Gittelsohn.



Le chantre, Elias Abraham Gittelsohn représenté à l'arrière plan, de dos, officiant devant le pupitre de lecture.

Felix Nussbaum recouvert d'un châle de prière.

\* chantre : personne qui chante lors des offices religieux.

Pour aller plus loin :

**Le cantor Elias Abraham Gittelsohn après le service dans la synagogue d'Osnabrück**  
1928

Photographie de Lori Gittelsohn  
© Osnabrück, Felix-Nussbaum-Haus





Souvenir de Norderney, 1929  
 Osnabrück, Felix-Nussbaum-Haus  
 Huile sur toile  
 98 cm x 113,5 cm

Ce tableau représente un chemin, peut-être une digue, que vient croiser une terrasse surplombant une étendue d'eau. La vue sur la mer est obstruée par un dispositif théâtral qui envahit l'espace central du tableau : une carte postale surdimensionnée sur laquelle figure une joyeuse bande de baigneurs (la famille et les amis de Nussbaum), cachant une imposante bâtisse fin-de-siècle, la villa Nordsee. Le regard du spectateur débouche sur une ligne d'horizon formée par les tons verts de la mer et quatre voiliers. Dans cette composition, on peut également

voir la proue d'un cotre\* à gauche, le crâne d'un animal au premier plan et une roue à droite du tableau.

Le texte de la carte postale livre l'explication de cette mystérieuse scène : « *Sentiment de deuil – lequel roule sur notre état d'esprit comme une roue. Mais, malgré tout, je ne suis pas un rabat-joie – et nous sommes une petite bande bien joyeuse. Laissons donc aux peintres modernes les choses que nos yeux ne peuvent voir. Pour le présent, je vous envoie mes salutations et mes baisers les plus sincères. Votre fils qui vous aime, Felix.* »

La famille Nussbaum passait régulièrement ses vacances d'été sur l'île de Norderney, une station balnéaire de renom de la mer du Nord. Des photographies datant de cette époque rappellent l'atmosphère gaie et quelquefois turbulente de ces réunions familiales. L'artiste figure ce souvenir, en une « image de carte postale ». La représentation des personnages est d'un style pictural naïf emprunté au Douanier Rousseau et donne au sujet un dynamisme enfantin. En contrepoint, Nussbaum développe le thème du deuil au travers de l'artificialité du paysage et des motifs qui, comme la roue ou le crâne, symbolisent la morbidité et le délabrement. Adoptant une distance résignée à l'égard des « peintres modernes », il veut que son art dévoile aussi ses sentiments et donc « les choses que nos yeux ne peuvent voir ». Il s'agit souvent de choses très personnelles, ainsi qu'en témoigne ce tableau, où l'artiste fait ses adieux à une enfance protégée. Cette toile correspond à une étape essentielle dans la maturation de l'artiste.

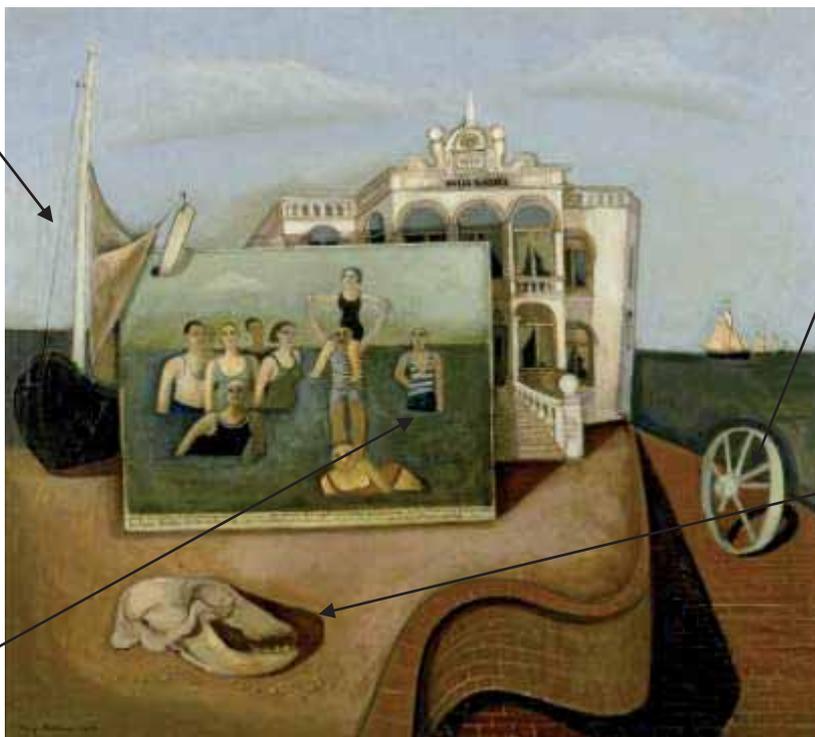
La juxtaposition et la superposition des divers éléments dans le tableau, les disproportions, les perspectives paradoxales confèrent au paysage le caractère d'une nature morte. Ceci, conjugué aux ombres très dessinées suggérant des sources de lumière différentes, génère une atmosphère étrange et irréelle. Ce tableau est une remarquable démonstration de l'influence sur Felix Nussbaum de la peinture de Giorgio De Chirico et de la discontinuité spatiale à l'œuvre dans la *pittura metafisica*. Nussbaum avait pu découvrir la peinture de Chirico à la faveur d'une exposition à la galerie Paul Cassirer en 1929.

\* petit voilier ayant un seul mât

Proue d'un cotre\* dont le bout-dehors transperce la carte postale.



Felix Nussbaum se représente à l'écart dans la joyeuse scène de la carte figurant sa famille et ses amis.



Une roue, dont un rayon est cassé, se dresse sur le chemin de la promenade.



Crâne d'un animal gisant sur la terrasse.

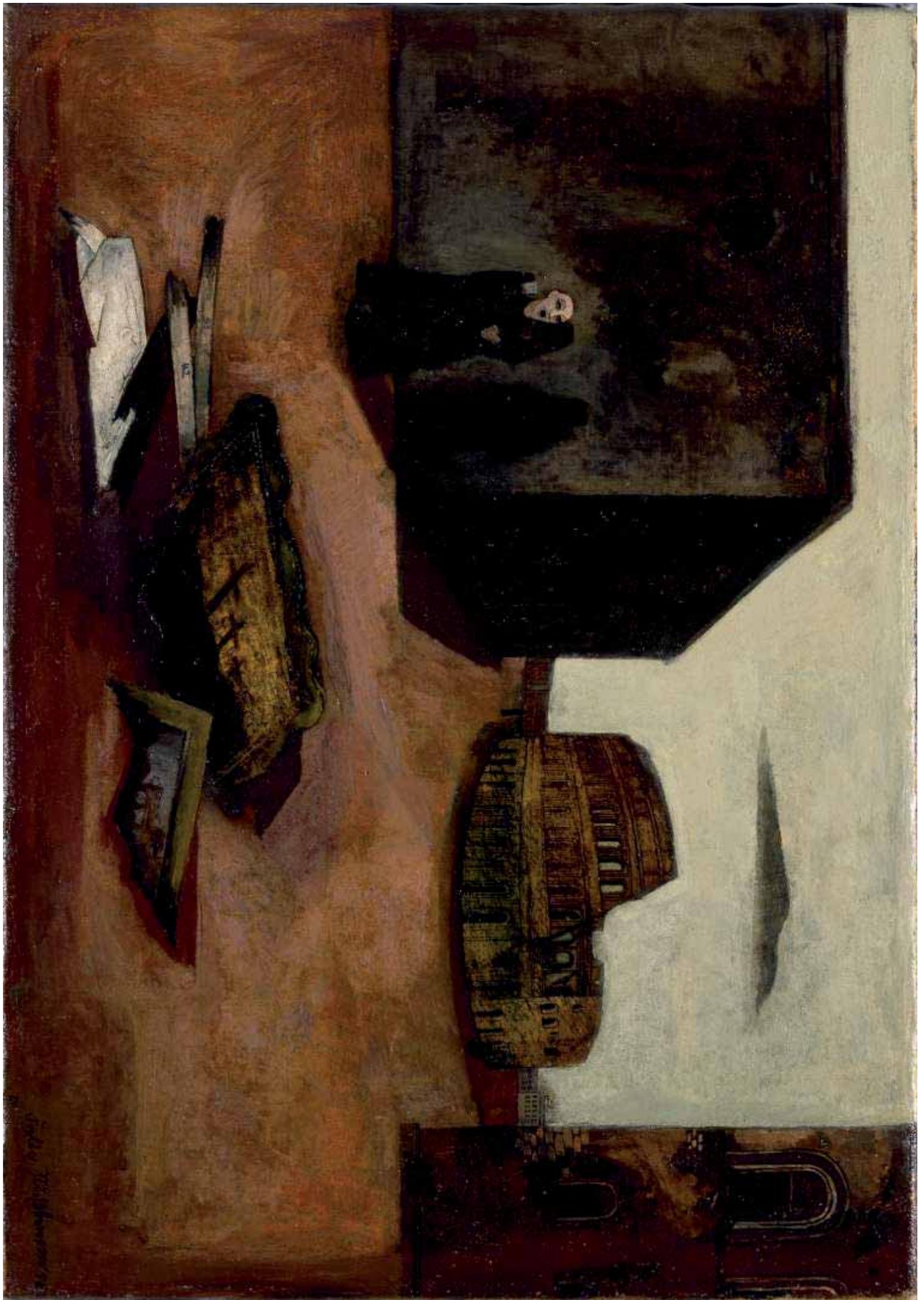


Pour aller plus loin:

**Fête à la plage 1923**

De droite à gauche : Felix Nussbaum, sa compagne Frieda Edelstein et son cousin Georg Gossels  
 Photographie, 11,1 x 8,2 cm  
 ©Osnabrück, Felix-Nussbaum-Haus





Salvador Dalí 1931

Destruction 2, 1933

Osnabrück, Felix-Nussbaum-Haus

Huile sur toile  
53 x 76 cm

Ce tableau représente une vaste place, encadrée par les hauts murs sombres de deux maisons massives, au milieu de laquelle gisent des tableaux détruits. A droite de la composition se trouve une villa romaine, bâtiment de couleur marron/ocre, aux fenêtres obscures. A gauche, se dresse un bloc gris/noir presque aveugle, n'ayant qu'une petite ouverture circulaire en hauteur et quatre arcs en plein-cintre sur le mur de droite. L'ouverture et les arcs ne sont pas très visibles car absorbés par le gris/noir profond du bâtiment. Debout devant ce bâtiment austère, un couple apeuré s'enlace. Le Colisée s'élève à l'arrière-plan de la vaste place, situant immédiatement cette scène en Italie.

Au premier plan gisent des débris de tableaux : il s'agit d'œuvres de Felix Nussbaum. Une peinture encadrée avec soin représente un calvaire ; elle symbolise l'anéantissement de la culture et de l'art de l'Occident chrétien. On reconnaît dans le plus petit fragment le coin supérieur gauche de *La Place folle*, qui avait marqué, en 1931, l'émergence de Nussbaum sur la scène artistique berlinoise.

En situant la scène en Italie, l'artiste permet de rapprocher cette œuvre de *Destruction (1)*. Si les deux œuvres forment une séquence, elles offrent l'impression que la dévastation s'est transformée en une étendue déserte. On retrouve d'ailleurs dans les deux tableaux la présence du même couple.

Le 17 mai 1933, Felix Nussbaum est expulsé de la villa Massimo dont il est pensionnaire en tant que lauréat de l'Académie, à la suite d'une rixe avec un étudiant. Il a essayé en vain de faire prolonger son permis de séjour et s'inquiète pour la situation de ses parents à Osnabrück. *Destruction (2)* apparaît comme l'illustration de sa propre impuissance face à la violence destructrice de l'Allemagne national-socialiste. Il se sert ici à plusieurs reprises du répertoire iconographique de Giorgio De Chirico : les contours tranchés des éléments du tableau marquent leur isolement ; les ombres portées, sombres et dures, obéissent à leurs propres lois. Le désert de la place comme l'homogénéité des murs donnent le sentiment d'un vide absolu. Sans oublier le motif du bâtiment à arcade avec arc en plein-cintre romain (élément architectural majeur des compositions de Chirico) ou les colonnes. C'est l'utilisation de ces outils iconographiques qui permet en 1933 à Felix Nussbaum d'exprimer sa vision d'une catastrophe imminente.

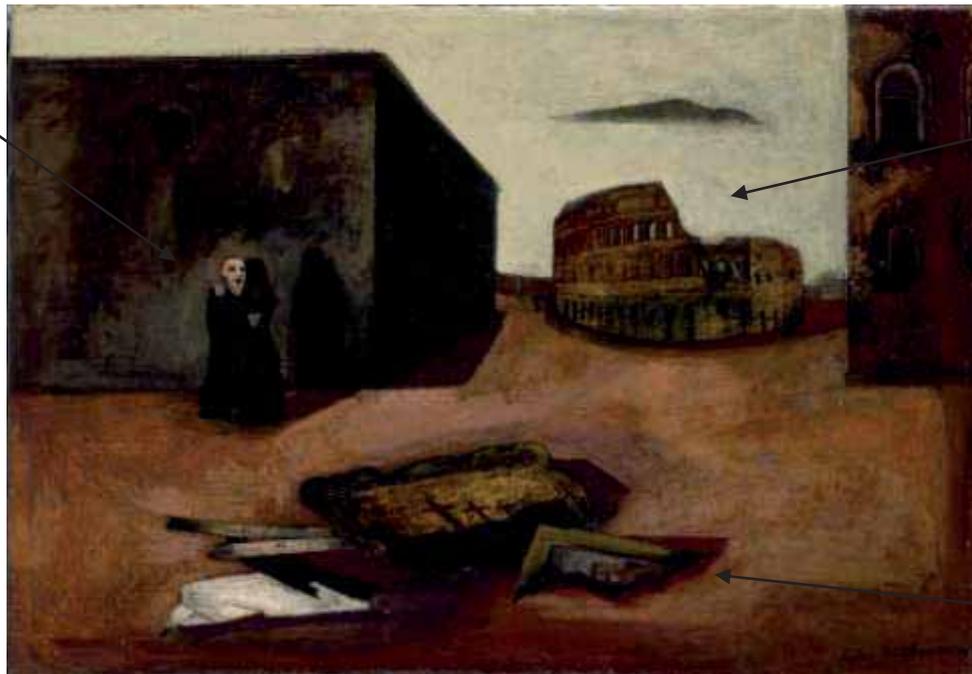
Le couple terrifié, s'étreint.



Le Colisée.



Les débris de tableaux.



Pour aller plus loin:

La Place folle (Pariser Platz La Place de Paris), 1931

©Berlinische Galerie - Landesmuseum für Moderne Kunst, Fotografie und Architektur, Berlin.

Huile sur toile  
97 x 195,5cm





Le Réfugié (1), 1939  
 Osnabrück, Felix-Nussbaum-  
 Haus  
 Huile sur toile  
 60 x 74 cm

A travers ce tableau de 1939, Felix Nussbaum exprime le sentiment qu'il éprouve d'être dans une impasse. L'artiste est en exil depuis 1935, année de son installation en Belgique. Ce tableau représente un intérieur, quasiment vide, dans lequel on remarque un homme assis, effondré, sur une chaise, le visage dans ses mains. Cette figure masculine, anonyme, pourrait être celle de Felix Nussbaum mais aussi de tout autre exilé juif cherchant à fuir les persécutions nazies. Une longue table, sans aucun objet, hormis un globe représentant l'Europe, domine la pièce vide qui ressemble à une cellule de prison. Cette pièce n'a aucune fenêtre et les murs y sont nus : la seule ouverture mène à une vue des plus mornes. On peut y voir deux

symboles d'extinction : des arbres nus, ou perdant leurs feuilles, ainsi qu'une nuée de corbeaux en vol. A noter également le rétrécissement de l'espace, l'absence de perspectives et l'isolement du personnage dans un coin de la pièce ; autres symboles de ce sentiment d'impasse pour Nussbaum. Cette peinture reflète la crainte et le désespoir de Felix Nussbaum à la veille de la Seconde Guerre mondiale. L'artiste, représenté ici par cet homme, est laissé seul sans possibilité d'évasion face à la menace nazie. Même s'il est déjà hors d'Allemagne, il sait que la Belgique n'est pas un lieu lui offrant une sûreté complète. La désolation de cette pièce montre le sentiment d'absence de protection et d'impuissance de Nussbaum face à cette menace. De même, la vue qu'offre l'ouverture vers l'extérieur et le continent européen sur le globe reflètent la sinistre réalité : pour les juifs, il n'y a aucun refuge. Le nazisme menace toute l'Europe et le monde entier (un globe terrestre, et non pas seulement une carte de l'Europe, remplit le premier plan du tableau). Grand et menaçant, le globe lance une ombre sombre sur la table en bois symbolisant l'absence totale d'issue au désespoir exprimé par l'artiste dans ce tableau.

La seule ouverture de la pièce laisse apercevoir des arbres nus, ou perdant leurs feuilles, ainsi qu'une nuée de corbeaux en vol.



Un globe représentant l'Europe est posé sur cette table qui domine l'espace de la pièce.



L'ombre venant de l'Est peut faire penser à une menace qui s'avancerait sur l'Europe.

Le geste de prendre sa tête dans ses mains, reflète un profond désespoir.



À côté du personnage, posés par terre se trouvent une canne et un baluchon, symboles du nomade qu'il est devenu.



Pour aller plus loin:

**Certificat d'inscription sur le registre des étrangers du royaume de Belgique**  
 Délivré le 16 novembre 1935  
 ©Osnabrück, Felix-Nussbaum-Haus





Ben Kussbaum  
1940

Esquisse pour *La Synagogue du camp*, 1940

Osnabrück, Felix-Nussbaum-Haus, prêt de la Niedersächsische Sparkassenstiftung pas utile : déjà dans la liste page 1, sinon le répéter pour chaque œuvre, Crayon et encre de Chine sur papier 18 x 28 cm

Dès 1940, après sa fuite du camp de Saint-Cyprien, et son retour à Bruxelles, Felix Nussbaum produit une série impressionnante de dessins rendant compte de son internement, notamment cette esquisse très aboutie de *La Synagogue du camp*, qu'il peindra en 1941 (collection du musée de Yad Vashem, Jérusalem).

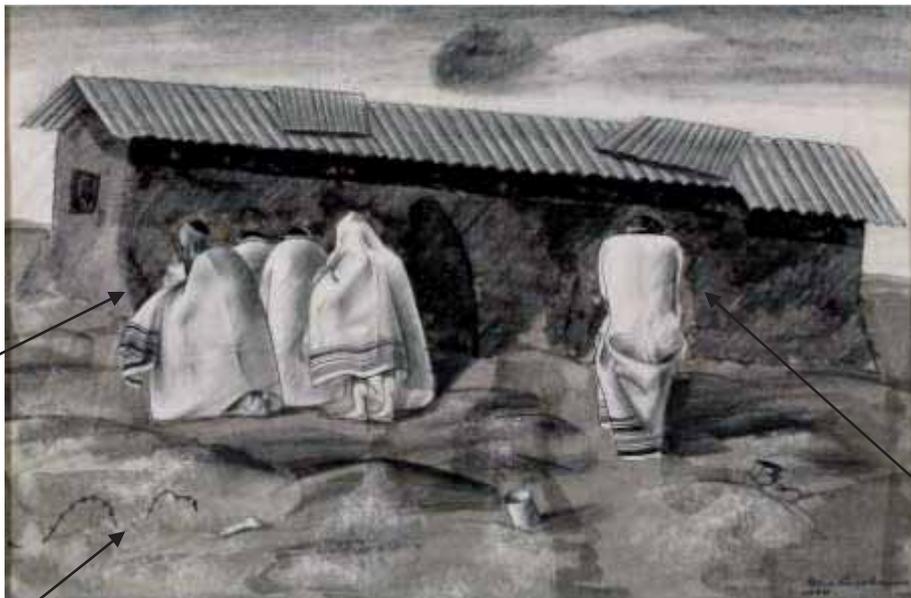
Ce tableau représente un groupe de quatre hommes, ainsi qu'une personne isolée, tous vêtus de grands châles de prière et coiffés de calottes, se tenant devant le mur d'une baraque sur laquelle se projette l'ombre noire d'un des officiants. Au premier plan, on aperçoit une sorte de clôture constituée d'éléments épars enfouis dans le sable, notamment deux morceaux de fil de fer barbelé, un

os, une chaussure, une gamelle : symboles de la vie réduite à ses éléments les plus misérables et de son issue inéluctable.

Cette scène est énigmatique dans la mesure où il n'existait pas de synagogue au camp de Saint-Cyprien. Cependant, beaucoup d'internés, sous la menace quotidienne dont ils faisaient l'objet, tentaient de maintenir envers et contre tout une pratique religieuse ; d'autres revenaient à la religion de leurs pères. Un événement réel est vraisemblablement à l'origine de cette scène : on a rapporté que trois juifs pieux d'Anvers s'étaient fait arrêter non loin du camp de Saint-Cyprien dans lequel ils tentaient de faire entrer un rouleau de Torah et des châles de prière pour la célébration de la fête de *Shavou'ot*. Nussbaum est sans doute la personne blottie dans son châle mais qui se tient à l'écart. Il exprime, là encore, à la fois son appartenance et sa distance avec ses coreligionnaires. Cette figure isolée qui n'appartient au groupe qu'en apparence, revient souvent dans d'autres tableaux, tel que *Souvenir de Norderney*.



Ce personnage se penche sur ce qui semble être la représentation d'un rouleau de la Torah.



Cette figure solitaire, prenant de la distance avec les autres personnages du tableau, est peut-être celle de Nussbaum.

Au premier plan, on peut reconnaître, enfouis dans le sable, deux morceaux de fil de fer barbelé, un os, une chaussure, une gamelle.



Pour aller plus loin:

**Prisonniers dans le camp de Saint-Cyprien, devant leur baraquement (J 12)**

été 1940

Photographie, 10,8 x 15,5 cm

Felix Nussbaum est allongé au premier plan

©Osnabrück, Felix-Nussbaum-Haus





**La Tempête (Les Exilés), 1941**  
 Osnabrück, Felix-Nussbaum-Haus  
 Huile sur toile,  
 87 x 101 cm

Ce tableau représente un groupe de réfugiés, se tenant serrés les uns contre les autres. Les éléments du paysage reflètent la situation des personnages : un orage se déchaîne dans le ciel et la tempête fait voler les lambeaux d'un journal. Les vêtements misérables et déchirés des personnages révèlent le dénuement des fugitifs qui n'ont pu emporter que ce qu'ils avaient sur le dos. Les seuls à posséder quelque chose sont un homme portant un baluchon et un autre assis sur une caisse de bois.

Les attitudes des personnages forment un large éventail de sentiments humains : frayeur, plainte, résignation, perplexité, désespoir, impuissance, deuil. Bien que rassemblés en un groupe, ces figures ne semblent pas liées les unes aux autres. Seule une femme qui a donné sa chemise à sa voisine pour qu'elle sèche ses larmes, montre de l'attention et de la compassion. À gauche, derrière elle, on reconnaît Felix Nussbaum. Il regarde un jeune garçon qui se tient en dehors du groupe. Le visage de ce dernier semble âgé et lui donne l'air d'un vieillard. Perdu dans ses pensées, il tient dans sa main une aigrette de pissenlit. Felix Nussbaum veut peut-être confronter l' "innocence" de l'enfance à la dureté de la vie – et montrer qu'elle est une illusion qui doit disparaître devant la réalité.

La manière dont Nussbaum a élaboré les figures et leurs postures, positionnées et associées à un paysage riche en symboles, montre qu'il a cherché, de manière allégorique, à donner une dimension universelle à son expérience personnelle. Il avait déjà employé l'image de l'orage dans une œuvre telle que *Forêt de mâts* (1938) pour décrire les conditions de la vie en exil. Dans ce tableau, l'idée devient métaphore : comme dans quelques tableaux ultérieurs où Felix Nussbaum inscrit les mots « Tempête sur l'Europe » sur des affiches sur les murs ou sur des lambeaux de journaux, la tempête évoque la guerre, la persécution et l'expulsion perpétrées par le régime nazi.

Felix Nussbaum.



Au premier plan, la souche d'un arbre symbolise le déracinement et l'absence de patrie.



Deux arbres aux branches nues et une corde, attachée à une branche, signifient la mort et le désir de mort.



Les poteaux télégraphiques – que Nussbaum utilise pour représenter les moyens de communication – ne portent aucun câble, montrant ainsi la rupture de tout contact avec la patrie. De plus, les routes serpentant au travers du paysage renvoient au long chemin parcouru par les réfugiés.

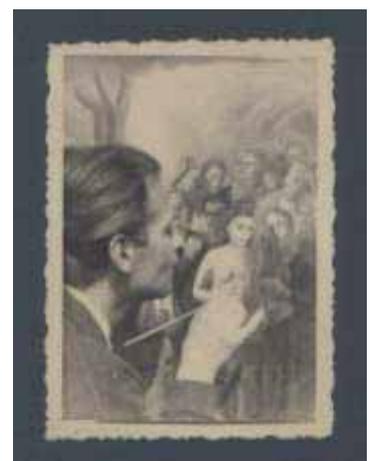


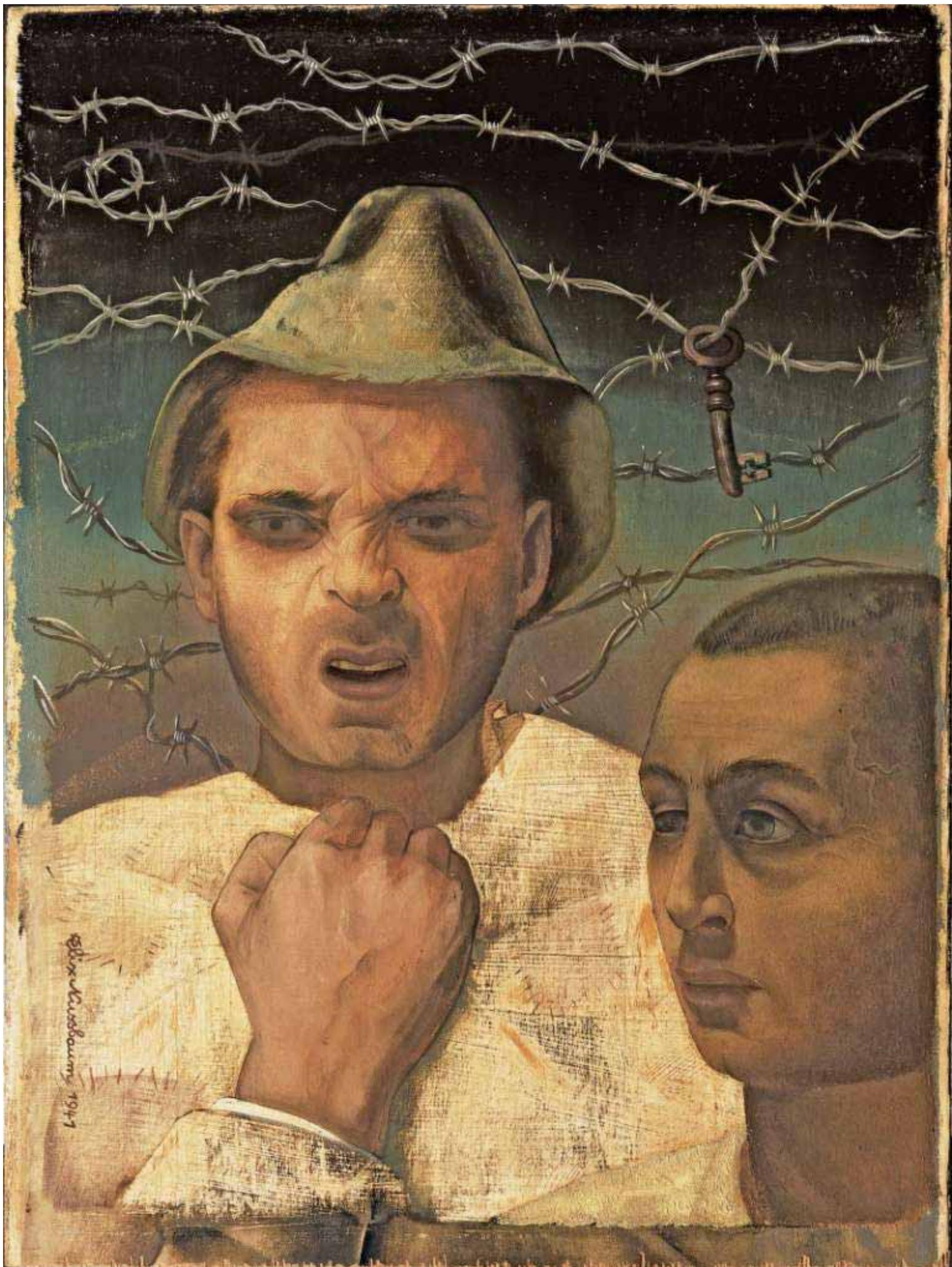
Le torchon symbolise le souvenir de la patrie et l'aspiration à la sécurité et à la protection.



Pour aller plus loin:

**Felix Nussbaum peignant *La Tempête***  
 1941  
 Photographie, tirage d'époque, 8,7x 6,3cm  
 © Osnabrück, Felix-Nussbaum-Haus





Felix Hausman 1941

Autoportrait à la clé, 1941  
 (Verso du tableau *Paysage près de Rome*, 1933)  
 Tel-Aviv, Museum of Art, Israël.  
 Huile sur bois,  
 47,2 x 35,1 cm

Felix Nussbaum se représente, ici, dans le camp de Saint Cyprien, devant une barrière de fils de fer barbelés enchevêtrés, seul horizon possible dans lequel il s'inclut lui-même.

Nussbaum se présente au spectateur de face. Coiffé d'un chapeau de clown et vêtu d'une étrange camisole de lin qui, par sa raideur et sa texture évoque le *sargeness* (chemise mortuaire juive); dont une manchette en dépasse. Son regard fatigué et les veines saillantes de sa tempe révèlent un état de souffrance et d'épuisement. Son attitude

traduit une rage immense. Sa main, disproportionnée, s'est crispée en un poing fermé avec lequel il se frappe la poitrine dans un mouvement de colère impuissante qu'il retourne contre lui. La tension du corps correspond à la raideur de son vêtement en lin dans lequel il est engoncé et prisonnier. Cet autoportrait est accompagné par l'image de profil de la tête d'un homme dont les cheveux rasés commencent à repousser. Il est important de noter ce détail car raser la tête des prisonniers équivalait à leur enlever une part de leur individualité. Comme étranger à la scène, tant par la facture que par l'inexpressivité de son visage, ce codétenu fixe au loin un point invisible.

Le fil de fer barbelé – symbole d'emprisonnement – occupe toute la moitié supérieure du tableau. Nussbaum est dangereusement proche de lui. Parmi les fils entremêlés, on peut apercevoir une clé. La taille exagérée de celle-ci peut symboliser la possibilité d'une sortie de la détention mais comme elle est elle-même irrémédiablement emmêlée aux barbelés, elle signifie avant tout l'impuissance de Nussbaum. Dans ce tableau, l'artiste déchu de son droit civique à la liberté et à l'autodétermination, retourne contre lui-même la rage impuissante qu'il éprouve, prisonnier qu'il est d'un système dominateur qui méprise l'humanité.

Le fil de fer barbelé délimitant le camp.



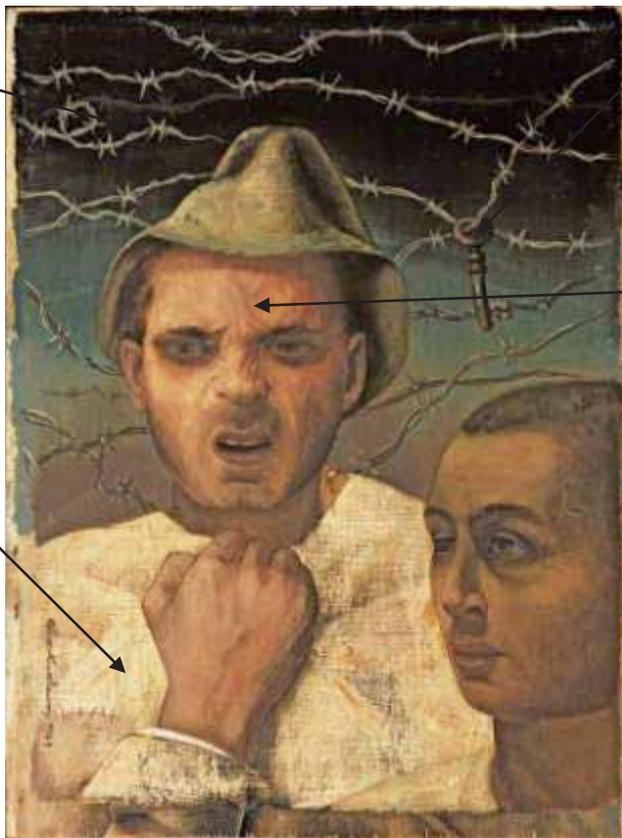
La clé accrochée dans le fil de fer barbelé.



La manchette blanche, marque de l'habit bourgeois, dépasse de la tenue de Nussbaum. Elle rappelle l'origine sociale qui a perdu toute signification dans la captivité.



Des rides de fureur, qui prolongent le nez de manière presque grotesque, se dessinent sur son front, en dessous d'un chapeau vert légèrement repoussé sur la nuque. Partant des ailes de son nez, ces rides encadrent la bouche ouverte et crispée. Sous ses sourcils froncés, son regard furieux passe à côté du spectateur sans le voir.

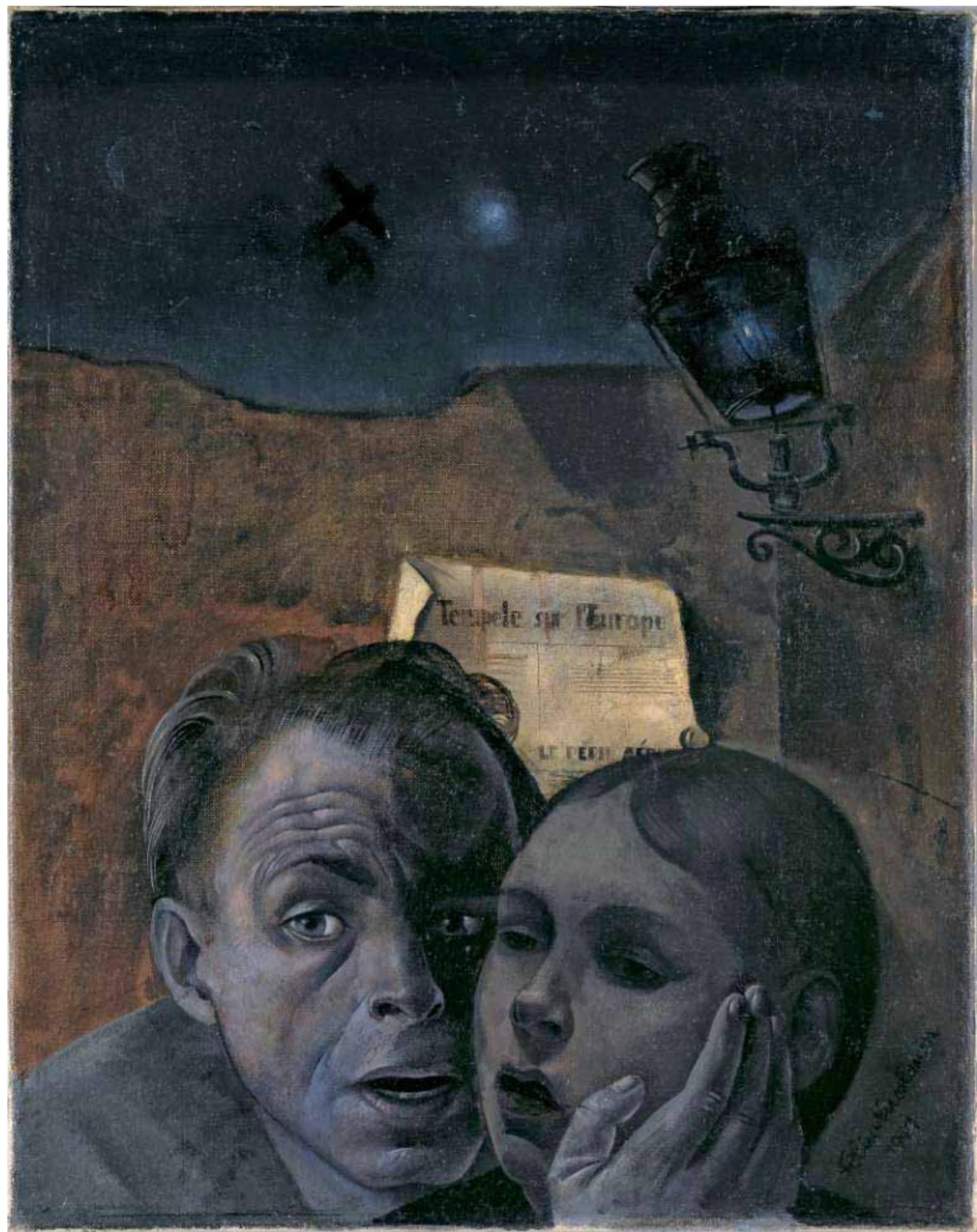


Pour aller plus loin:

**Formulaire d'enregistrement (Notice individuelle) du camp de Saint-Cyprien au nom de Felix Nussbaum**

date de l'arrestation : 10 mai 1940 - date d'entrée dans le camp non indiquée  
 ©Pau, Archives de la préfecture des Pyrénées-Atlantiques





Tempête sur l'Europe

LE FERMI AÉRI

Salvador Dalí  
1937

Peur (Autoportrait avec sa nièce Marianne), 1941  
Osnabrück, Felix-Nussbaum-Haus  
Huile sur toile  
51x 39,5 cm

Ce tableau est un autoportrait de Felix Nussbaum avec sa nièce Marianne. La particularité de ce couple réside dans le fait que la petite fille, alors âgée de 6 ans, n'est pas réfugiée avec Felix Nussbaum à Bruxelles, mais à Amsterdam avec ses parents. Marianne est la fille de Justus Nussbaum, le frère aîné de Felix, qui s'est exilé à Amsterdam avec sa famille, où les ont finalement rejoint les parents Nussbaum. Par un échange épistolaire encore régulier avec son père, Felix Nussbaum est informé de l'évolution de leur situation.

Dans une nuit profonde, comme pour rejoindre les siens dans la terreur et la tourmente, l'artiste convoque la figure de sa nièce Marianne. Ensemble, ils se cachent dans l'angle d'un mur infranchissable. Ils tentent d'échapper aux bombardements que l'on devine grâce à plusieurs indices : le journal, collé au mur, qui titre «Tempête sur l'Europe – Le péril aé(rien)», la présence d'un bec de gaz quasiment en train de tomber et les avions dans le ciel. Le mur, motif récurrent dans l'œuvre de Nussbaum, semble à la fois les protéger et les enfermer dans un espace minuscule, les empêchant de mieux se cacher.

Les attaques aériennes représentées ici sont celles touchant Amsterdam et non Bruxelles. Nussbaum, tenu au courant par son père, voulut peindre ce tableau pour extérioriser ses sentiments vis-à-vis de la situation vécue par sa nièce. Dans la réalité Nussbaum était complètement démuné mais a néanmoins souhaité partager son désœuvrement sur la toile.

Felix Nussbaum serre sa nièce contre lui dans un geste protecteur inédit. La rencontre, l'étreinte, la fusion sont habituellement absentes de l'œuvre de Felix Nussbaum. Jamais, même dans *Soir*, où il se représente avec sa femme Felka, il n'abolit la distance entre ses personnages. Ici, les deux visages ne font qu'un et la main qui les presse l'un contre l'autre est d'une humanité poignante. Occupant quasiment la moitié de l'espace du tableau, ces deux visages traités à la grisaille, d'un gris presque cadavérique, sont saisissants.

Des avions dans le ciel survolent la scène.



Le bec de gaz, éclaire à peine. Il est presque en train de tomber.



Le titre du journal, collé au mur, indique «Tempête sur l'Europe – Le péril aé(rien)». Il évoque la menace des raids aériens britanniques sur Amsterdam.

Pour aller plus loin:

**Photographie de passeport**

26 juin 1942

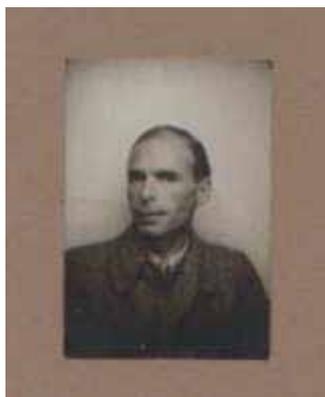
Photographie 5 x 3,5 cm

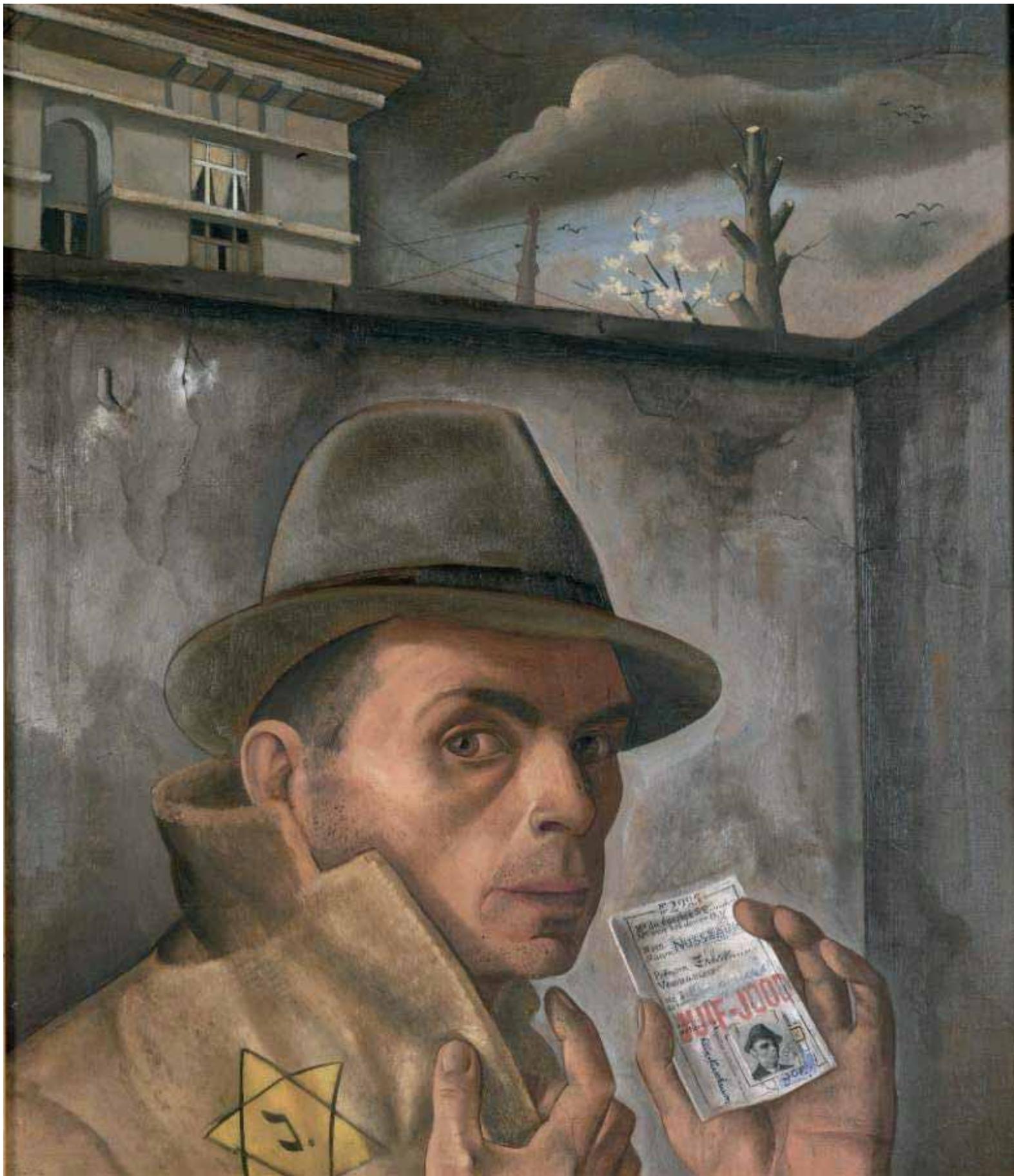
©Osnabrück, Felix-Nussbaum-Haus

**Photographie de Marianne Nussbaum**

6 décembre 1936 (Marianne a entre 20 mois et 2 ans)

©Osnabrück, Felix-Nussbaum-Haus





**Autoportrait au passeport juif, 1943**  
 Osnabrück, Felix-Nussbaum-Haus,  
 Huile sur toile  
 56 x 49 cm

*Autoportrait au passeport juif* est probablement la peinture la plus célèbre de Felix Nussbaum. Dans cet autoportrait, il donne à voir sa plus grande peur : celle d'être un jour arrêté.

Ce tableau représente Felix Nussbaum entouré de murs gris, sous un ciel tout aussi sombre dans lequel tournoient des oiseaux noirs. A regarder de plus près, on réalise que le peintre est dans une impasse. Il pose sur le spectateur des yeux inquiets, regardant de côté. Ce tableau

a la particularité de placer délibérément le spectateur dans la peau d'une personne contrôlant l'identité de l'artiste. Ce dernier remonte son col pour présenter une étoile jaune (qu'il n'aurait cependant jamais portée), comme il l'aurait fait devant un membre de la Gestapo. Il présente également au spectateur sa carte d'identité. Sur cette carte son lieu de naissance, en Allemagne, est effacé, sa nationalité indique "Sans" et les mots "JUIF-JOOD" sont sur-imprimés en rouge. La présence du mot juif, dans les deux langues, rappelle le fait qu'il est alors réfugié en Belgique.

Nussbaum peint cette œuvre alors qu'il est déjà entré dans la clandestinité (depuis sa fuite de Saint-Cyprien en 1940) passant son temps entre un atelier et une cachette dans un grenier. Cette carte d'identité qu'il présente est expirée depuis bien longtemps (vraisemblablement en 1940). Il sait qu'on le recherche. Les murs imposants qui entourent ici Felix Nussbaum montrent son impossibilité de s'échapper pratiquement.

De manière singulière, la signature du tableau se trouve sur la carte d'identité représentée par l'artiste qui par là-même interroge son identité d'artiste et de juif pourchassé.

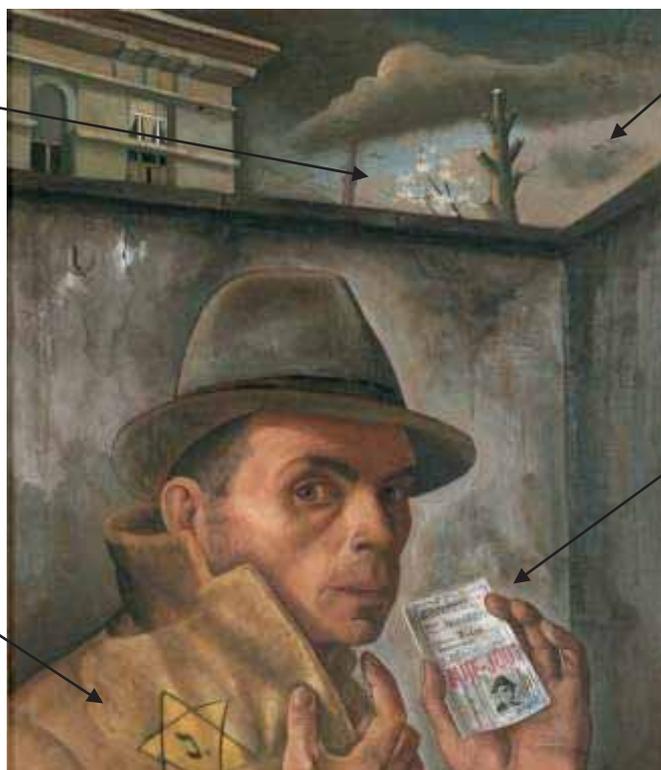
La branche d'arbre fleurissant à l'extérieur du mur est la seule note d'espoir.

Oiseaux de mauvais augure.



L'étoile jaune que devait porter les juifs (mais que Nussbaum n'aurait cependant pas portée) dans l'Europe occupée.

Felix Nussbaum présente au spectateur sa carte d'identité. Sur celle-ci son lieu de naissance, en Allemagne, est effacé, sa nationalité indique "Sans", et "JUIF-JOOD" est sur-imprimé en rouge. La présence du mot, dans les deux langues, rappelle le fait qu'il est alors réfugié en Belgique.



Pour aller plus loin:

**Inscription de Felix Nussbaum sur le registre des étrangers du royaume de Belgique**

Carte délivrée le 16 novembre 1935, prolongée jusqu'au 8 novembre 1937

Note manuscrite en français dans la marge « Le porteur du présent certificat s'engage, sous peine de renvoi immédiat du royaume, à n'occuper en Belgique aucun emploi »

©Osnabrück, Felix-Nussbaum-Haus





Le Triomphe de la mort  
 (Les squelettes jouent une danse),  
 1944  
 Osnabrück, Felix-Nussbaum-Haus,  
 Huile sur toile  
 100 x 150 cm

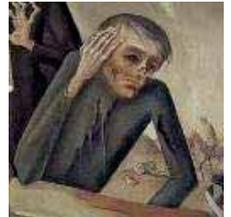
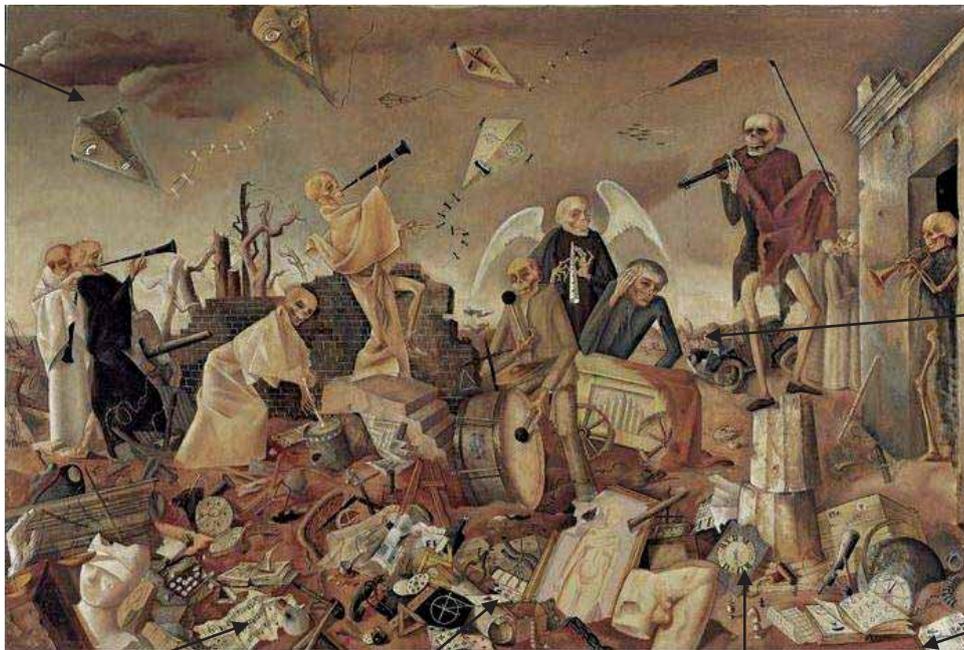
Le Triomphe de mort est la dernière peinture connue de Felix Nussbaum. Elle date du 18 avril 1944 ; le peintre fût arrêté le 20 juin suivant.

Le tableau représente une terre désolée et stérile sur laquelle rien ne pousse et où les seuls végétaux sont morts, à l'image de la carcasse d'arbre présente à l'arrière plan. On y aperçoit également des ruines de murs et de maisons. Il s'agit là d'un véritable paysage apocalyptique, sur lequel des créatures squelettiques dansent et jouent de la musique avec des instruments pourtant en partie détruits (violon, trompettes, grosse caisse, etc.). Deux squelettes ne font aucun usage de leurs instruments : le joueur d'orgue de Barbarie et l'ange flûtiste. Le joueur d'orgue est l'alter ego de Nussbaum, qui l'a déjà

utilisé dans un tableau au titre éponyme. Il s'est détourné, accablé, comme Nussbaum semble l'être vis-à-vis de ce qui est train de se passer. Juste derrière lui se dresse le squelette drapé de noir avec des ailes blanches, l'ange de la mort, fixant le spectateur. C'est sans conteste un indice supplémentaire de la fin que Nussbaum sait désormais imminente. La présence de peau montre que ces squelettes ne sont pas tout à fait morts, illustrant la connaissance de Nussbaum de la réalité douloureuse des camps de concentration (des « morts vivants » en sursis). Conscient de sa mort prochaine, il exprime toute sa douleur et son incapacité à pouvoir lutter contre l'inévitable. Felix Nussbaum ne traite pas que de son expérience personnelle, il pose un regard sur le monde, dans son ensemble, créant un témoignage à valeur universelle.

Ce tableau rappelle deux thèmes de la tradition occidentale chrétienne : le Jugement dernier et la Danse macabre. De nombreux motifs de l'iconographie personnelle de Nussbaum sont cités dans ce tableau : le globe du *Réfugié*, la caisse de *La Tempête* ou la chaussure de *Saint-Cyprien*.

Certains critiques voient dans les cerfs-volants, l'annonce de l'arrivée imminente des Alliés.



Le joueur d'orgue de Barbarie.



Page d'une éphéméride avec la date et la signature de Nussbaum.



Au premier plan, un feuillet de partition avec les notes de la Marche de Lambeth, extrait de la comédie musicale *Me and my Girl* (paroles : Douglas Furber, musique : Nicolas Gray) donnée à Londres en 1937. La chanson, très populaire, était constamment diffusée par la BBC, qu'on pouvait écouter en Belgique. « Ev'rything free and easy, Do as you darn well pleasy... ». Cela confère un côté humoristique/grotesque à ce tableau.

Quoique le sujet soit particulièrement triste, apparaissent deux signes d'espoir : au centre, une carte avec un cœur rouge et une palette de peinture, pleine de couleurs riches.

Au premier plan, des objets de la vie quotidienne (des livres, une lampe, une horloge, un téléphone, une bicyclette) et des œuvres d'art elles aussi détruites. De la culture et des arts de la civilisation occidentale, il ne reste que des ruines.

